

Confrontation

« Pour Yan Pei-Ming, Courbet est « le peintre des peintres, il sait tout faire » » ([Isabelle Brunnarius](#), *France-Info*, *Le blog de la Loue et des rivières comtoises*)

Le Petit-Palais reprend en ce moment à Paris, sous le titre *Yan Pei-Ming / Courbet - Corps-à-corps* une exposition très originale dont l'initiative revient à la conservatrice du musée Gustave Courbet d'Ornans, Frédérique Thomas-Maurin, qui a eu l'idée d'un « face à face » du peintre (1819-1877), à l'occasion de son bicentenaire, avec Yan Pei-Ming (né en 1960 à Shangai). Celui-ci a accepté, posant comme condition qu'il travaillerait à ce projet à Ornans, dans l'atelier même de son prédécesseur.

Il nous est souvent arrivé, en nous présentant sans réservation au Petit-Palais, de devoir faire demi-tour, découragés par la foule qui s'y presse et la longueur de la file d'attente. Ce matin-là, pas la moindre queue, aucune des expositions temporaires n'avait attiré grand monde, les deux autres étant respectivement consacrées à *Vincenzo Gemito (1852-1929). Le sculpteur de l'âme napolitaine* et à *Luca Giordano (1634-1705). Le triomphe du baroque napolitain* qui méritent aussi certainement un meilleur sort. Nous prenions donc notre élan pour gravir le majestueux et rude excalier qui conduit à l'entrée. Comme un bonheur n'arrive jamais seul, une charmante hôtesse, sans doute émue par notre grand âge, se précipita pour nous inviter à entrer par la petite porte située au niveau du trottoir et qui sert habituellement de sortie. Puis un autre employé nous montra l'ascenseur qui nous conduisit sans effort au rez-de-jardin. Le Petit-Palais dispose, en dépit de son nom, de grands volumes où sont exposées d'imposantes collections permanentes,

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

et a la sagesse de ne réserver que des espaces raisonnables à ses expositions temporaires. Pour celle-ci, il se surpasse : la quinzaine de toiles de Yan Pei-Ming et la dizaine d'œuvres de Gustave Courbet ne sont pas franchement séparées des tableaux du XIX^e siècle dont les auteurs eurent leur moment de notoriété, sinon de gloire, habituellement exposées en cette grande salle de l'aile gauche. Aussi a-t-on la surprise de retrouver, en entrant, le beau portrait de Sarah Bernhard peint par Georges Clairin, et à l'autre bout quelques hideuses bondieuseries dont le clou est peut-être une scène de crucifixion : le Christ, tête inclinée vers la droite (du tableau) contemple un cuirassier expirant à ses pieds qui lui rend son regard ; ça s'appelle *Pour l'humanité : Pour la Patrie* (1895) et c'est signé Jean Joseph Weerts. Ce chef-d'œuvre est sur Internet (notamment parmi « *Les 19 meilleures crucifixions* »), mais *Pinterest*, qui a fait main basse sur l'art mondial, ne vous le dira pas !

Le grand et beau tableau de Fernand Pelez, *Grimaces et Misères. Les Saltimbanques* (1888) est, lui, inclus dans l'espace de l'exposition, délimité par les deux immenses toiles de Yan Pei-Ming : un portrait de Courbet à l'entrée et un autoportrait de même format à l'autre extrémité, qui se font face. À droite en entrant, à la hauteur du premier portrait, une excellente vidéo de Quinejure (que par le peintre franco-chinois) introduit le visiteur dans l'atelier d'Ornans où le maître peint justement le premier portrait en question. C'est l'occasion de pénétrer dans le fameux atelier de Courbet, pièce claire et immense, comme il se doit, bien que réduite par sa sœur Juliette en vue du futur musée et aujourd'hui bien délabrée. Au plafond volent, immobiles, les hirondelles de Courbet. Dans cet espace à la mesure de ses toiles Yan Pei-Ming évolue, du portrait géant de l'ancien hôte de ces lieux à un fauteuil où il contemple son œuvre en fumant compulsivement cigares et

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

cigarettes, et à un échafaudage sur lequel il se juche pour atteindre les parties les plus hautes. Le bonhomme, visage rond, lisse et madré, est sympathique. Il se donne à voir avec un visible plaisir, applique de temps en temps un coup de brosse ou de pinceau (qu’il manie au bout d’un très long manche, ce qui doit être exténuant), revient à son fauteuil, allume un nouveau cigare et, modeste, apprécie sa dernière intervention : « *C’est pas mal* ». Il a la réputation d’un grand portraitiste, mais sa technique, pour autant qu’on puisse en juger, réduit une peu son mérite. Il semble qu’il parte d’agrandissements photographiques (ici, la dernière photo de Courbet, à l’âge de cinquante-huit ans, qui est aussi celui de notre « superstar »), qu’il stylise et dont il renforce la vigueur par ses touches successives de peinture épaisse. C’est ainsi que la barbe blanche de Courbet devient noire sous nos yeux. Il procède de même pour les portraits de son grand-père, de son père et de sa mère que l’exposition juxtapose aux portraits de la fille et de la sœur de Courbet, pour l’enterrement de Shangai qui répond à celui d’Ornans, peut-être aussi pour son bestiaire – loups, tigres et crocodiles qui répondent au chien de *L’Autoportrait*, le premier tableau de Courbet à avoir été remarqué par la critique.

En revanche, on peut se demander ce que viennent faire ici d’autres œuvres comme *Le Sommeil*, rien ne correspondant chez Yan Pei-Ming aux corps mêlés de ces deux amantes, encore superbes, bien que leurs carnations lumineuses, victimes de l’invasion sournoise du bitume que le maître employait comme fond, s’assombrissent au fil des ans comme d’autres parmi ses tableaux, au grand regret de ceux qui les ont connues en des jours meilleurs. La seule raison de leur présence semble être qu’elles font partie des collections permanentes du Petit-Palais. D’une manière plus générale, il est permis de se demander ce qui justifie

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

le rapprochement des deux peintres. Les organisateurs parlent de la lutte des deux artistes avec la matière picturale, mais c'est le problème de beaucoup d'autres, sinon de la plupart des grands maîtres. Ils invoquent aussi leur vigueur, mais à combien d'artistes ne décerne-t-on pas, à juste titre, le même éloge ? Et à cet égard, le peintre du XXI^e siècle dépasse de beaucoup celui du XIX^e. La production du second est le fruit d'un long et minutieux travail ; son tempérament s'y exprime par la médiation de savantes techniques difficiles à maîtriser. Celle du premier résulte de la transcription impulsive, presque immédiate, de ses émotions. Quelques coups de brosse ou de pinceau trempés dans une peinture noire, grise ou blanche, parfois une touche de jaune ou de rouge donnent naissance à des cauchemars (*The way of the tigers, Crocodiles*), les toiles plus ambitieuses relevant de la même technique (*À l'Est d'Eden*). La meilleure explication qu'on ait apportée à ce « corps à corps » est que Yan Pei-Ming, qui a choisi la France en 1980, a reçu sa première éducation (maoïste) en Chine où il est né vingt ans plus tôt. Celle-ci comportait, pour un peintre, l'admiration d'origine politique due à Gustave Courbet, le communard, et la contemplation directe de ses œuvres l'a confirmé dans ce sentiment.

C'est en tout cas un plaisir d'assister à cette confrontation un peu artificielle entre deux talents si éloignés, ne serait-ce que par leur époque. Le cadre et la scénographie y sont pour quelque chose : les toiles sont « *présentées cette fois dans un accrochage volontairement inspiré des Salons du XIX^e siècle, expérience inédite pour l'artiste.* » (Petit-Palais), c'est-à-dire accrochées les unes au-dessus des autres, jusqu'au plafond. Mais aussi, bien sûr, les deux talents.

Lundi 2 novembre 2019